

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Michel Bernard

Volume 13, Number 6 (78), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, M. (1971). Poèmes. *Liberté*, 13(6), 24–31.

Poèmes de Michel Bernard

1

*Ce monde, une prairie perdue dans le brouillard,
ferme les yeux, la terre a l'odeur de l'orage.
Je t'aimais, mon amour, vienne la fin du monde.
Je vois la ville et toi debout dans le soleil ;
au milieu du jardin, la jeune femme est endormie.
La nuit grandit entre les bras du fleuve.
Guide-moi, mon amour, viens, prends-moi par la main,
descendons vers le fleuve et vers la nuit.*

*Je vois la mort inscrite sur les pierres des falaises
et ta bouche pareille au chant des astres ;
Je vois la mort comme une grive à la cime de l'arbre
et ton regard pareil au feu des grèves,
pareil au feu des naufragés.
Quand j'ai commencé de t'aimer c'était l'hiver,
ce sera pour longtemps l'hiver dans ces contrées.
J'avais suivi tout le jour un cortège triste au bord du fleuve.
C'était à la fin d'une guerre.
La crue avait rompu les derniers ponts.*

*La guerre était finie, des bandes de soldats
refluaient sur les routes de Lorraine,
boiteux, aveugles, culs-de-jatte,
coureurs de bétail et de filles.
Et des fermes brûlaient sans raison apparente.
En ville on avançait l'heure du couvre-feu.
Les juges, les évêques visitaient le menu peuple.
Ils disaient que le ciel avait béni les justes armes
et faisaient ordonner des te deum.
Un impôt extraordinaire fut levé
pour célébrer l'heureux événement.*

*Mais pour moi qui n'entretenais pas de commerce
avec le créateur,
qui n'avais pas accès à ses conseils
et qui n'avais connu de lui
que les quelques paroles recueillies
sur les routes de Galilée,
par des manants simples d'esprit ou par des femmes
qu'on disait de mauvaise vie,
je n'entrais pas dans les raisons de ces grandes tueries ;
cartes truquées, distribuées par des ivrognes,
dans des auberges de misère, à nuit tombante,
jouées et trafiquées par des tricheurs à gages,
dans les lits des putains de la couronne.
Il y avait de quoi rire à cette mascarade,
mais pour l'entretenir plus de trente ans,
on avait mis à feu les trois quarts de l'Europe.*

*Les peuples tout au plus avaient changé de joug ;
troupeaux manipulés par les princes comme devant,
marqués au flanc
selon les rites,
à l'effigie de maîtres de hasard,
vendus au plus offrant,
à la criée,
sur les places de Westphalie.*

*J'ai âprement voulu mourir.
Aube, maisons, miroirs de la mer en Septembre,
j'ai fait le mort entre deux eaux.
Quand je revins c'était l'hiver dans mon pays.
Qui reconnut le voyageur, qui l'attendait
sur le bord de la route ;
les draps de la jeunesse étendus dans les prés.
Il y avait tant d'étoiles mortes dans les mares
où les servantes menaient boire les troupeaux.
Si longue était la nuit, on s'appelait de visage en visage
comme s'appellent des pêcheurs dans le brouillard.*

*Il revoit le soleil amer, l'été de cendre,
les vendanges acides du désir,
le maître seul debout sur la porte royale,
sur les volets, la chouette clouée en croix,
et la chauve-souris qu'on brûle dans les prés.
La fumée obscurcit le ciel.*

*Le monde commençait derrière la jetée.
Passé le cap et la clarté du phare,
le navire traçait une route vers le soleil.
Des oiseaux le suivaient au large.
D'autres leur annonçaient la rencontre des îles.
Les ancêtres dormaient encore dans la prairie.
Le coeur du temps s'éveillait sous la terre.*

*Matin de Mai, que cachait-il dans sa besace,
sur les routes du fou errant ?
L'Europe est un verger en fleurs avant la grêle.
C'est étrange comme le temps a mal tourné.*

*Lord chancelier, t'en souvient-il encore
du marin portugais au déclin de son âge,
rencontré dans une église de Bruges ?
Tout le jour il te décrit
les merveilles d'une île au large des Açores
où le soleil ne se couche jamais.
Entends-tu encore sa voix, la tour de Londres
est proche des jardins de Notre dame.
Thomas Morus a la tête coupée.*

*La reine, une brebis sur les herbages de la côte.
Autour d'elle combien de nefs firent naufrage,
combien de vies perdues pour l'amour de la reine ?
Le désir n'est plus ni l'apaisement de la mort
[pour les coupables.
Seul d'Essex veille encore à la plus haute tour.
Il écoute croître et mourir les vagues ;
le siècle s'en va vers sa fin dans un grand charroi
[de désastres.
Compagnons égarés sur les grèves d'automne,
regardez la brume qui monte de la mer.
La clarté des phares va disparaître.
La beauté des femmes s'éteint.*

*Dans une ville en ruines
je poursuis ton visage.
Je poursuis ton visage d'heure en heure
dans une ville écrasée sous les bombes.
J'avance au large de la mort, le temps s'effondre ;
j'avance vers l'éternité des origines.
Autour de nous les visages tombent en ruines.
Fera-t-il jour quand je m'éveillerai ?*

*Tu dors, quand t'éveilleras-tu, ma rose ardente,
rose des vents, rose des voyageurs ;
tu dors, la ville est peuplée d'ombres insolites
qui traversent en se jouant les murs du temps.*

5

*Le nom que je t'avais donné, naguère, était plus beau.
N'essaye plus de me fuir, ma bien-aimée,
et n'invente plus le silence autour de nous.
Je n'ai plus le temps de courir à ta poursuite
et le temps pour les songes m'est compté.
Un autre silence bientôt te répondra.
Là où je vais, tu ne pourras plus me rejoindre,
et si je viens à t'oublier,
n'accuse pas mon coeur mais les puissances de la terre,
les clameurs et leur ombre sur mon ombre.
Je t'aime et je n'ai qu'en toi mon refuge, bien-aimée.
Mais je crains, oui, je crains, assurément,
soudain cette fosse qui se ferme et ce silence
après lequel des hommes continueront de vivre
et marcheront autour de toi et prendront leur lumière
à la flamme de ton visage,
à ta parole, à la sagesse de tes yeux ;
soudain ce vide après lequel, je ne sais pas,
assurément je ne sais pas sous quelle forme
une part de mon coeur,
en quel lieu, en quel temps, cette part elle-même
ne me sera-t-elle pas arrachée comme mon corps,
et sinon quels fragments de la mémoire
persistent-ils, dans quel espace intérieur,
par quelle voix se faire entendre des vivants,
par quelle main les approcher encore ?
Je t'aime et je n'ai qu'en toi, mon refuge, bien-aimée.
mais je crains cette nuit, cette taie sur mes yeux,
et cette terre sur ma bouche et ce silence
comme un sommeil d'anesthésie, comme un abîme,
une citerne dans laquelle l'on bascule
et descend tournoyant pendant des siècles.
On a refermé sur nos têtes le couvercle
et je voudrais crier mais la parole est morte,
nommer ton nom
mais tu n'as plus de nom là où je suis.*

*Là où je vais personne
ne pourra plus me réveiller.
Je t'aime et je n'ai qu'en toi mon refuge, bien-aimée.*

*Je consens que d'autres témoignent à ma place
et qu'ils viennent dire devant les juges
que Georges de la Tour a fait surgir au monde
un prisonnier au visage immortel,
que la flamme d'une bougie
suffit pour traverser l'étendue des murailles,
et qu'ainsi mon nom restera
comme un aimant parmi les hommes,
dis-moi, qu'aurai-je à faire de mon nom
si tu ne m'entends plus
si nulle preuve
de l'ange ne persiste sur les murs
du cachot où se défera mon corps
abandonné
à la pitié des pluies,
à l'avarice de la terre,
qui donne et qui reprend d'un même geste.
Je t'aime et je n'ai qu'en toi mon visage, bien-aimée.*

6

*C'était à Pise à la fin de la guerre.
— Hölderlin survécut vingt ans à l'empereur —
Toi perdu au milieu du camposanto,
enfermé dans une cage de fer,
la nuit sous la clarté des projecteurs,
des soldats noirs te donnèrent de quoi écrire.
La fresque d'Orcagna que les bombes avaient détruite,
elle bourgeonnait dans ta tête désormais.*

*Time is the evil, evil,
a day and a day,
after Inès was murdered.
Le poète a trahi, c'est besogne courante des poètes.
On l'a conduit dans un asile en Amérique.
A Washington, hôpital Sainte-Elisabeth.
N'oubliez pas.*

MICHEL BERNARD